

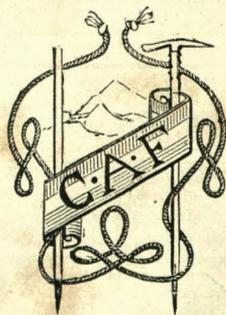
95-4

G.-A. BÖERNER

MALTE

NOTES DE VOYAGE

Extrait de l'Annuaire du Club Alpin Français
12^e volume. — 1885



PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

1886

MALTE

NOTES DE VOYAGE

Il y avait autrefois, dans la plaine des Telaghma, entre Constantine et Sétif, une tribu qui s'appelait les Beni-Amram. Cette tribu reçut un jour, sous la forme de cinquante cavaliers, la colonne du bey venant pour recueillir l'impôt. A peine arrivés au douar, les spahis réclamèrent, comme il est juste, l'alfa pour leurs chevaux et la diffa pour eux. Les femmes, à la voix du cheikh, se mirent aussitôt à préparer un plat de couscous et un poulet pour chacune de Leurs Seigneuries, et toutes s'efforcèrent de produire des mets dignes de semblables personnages. Cependant, au moment où le repas fut apporté, l'un des cavaliers remarqua, avec toute la surprise indignée que l'on peut concevoir, que son poulet n'avait qu'une cuisse ! Vacarme formidable de la part du guerrier, confusion non moins absolue du cheikh, des ouakafs, des kebar, de toute la blocaille administrative du pays. « Hélas ! se peut-il ? un poulet à une cuisse ! et pour un cavalier pareil ! Mais quelle femme a pu, donc, parmi nous, oublier ses devoirs à ce point ! Qu'on la cherche ! Qu'on l'amène ! — Seigneur, c'est Tebeur bent El Hadj Saïd. — Ici, Tebeur, à l'instant ! — Seigneur ! seigneur ! ayez pitié de moi, je suis sans reproche et sans faute ! Le poulet que j'ai préparé pour le très noble

spahi avait deux cuisses comme tous les autres; il était beau, il était gras, c'était celui que mon maître devait manger au prochain Aïd Kebir; seulement, au moment même où l'on a crié par le douar que la diffa devait être apportée, mon petit garçon est survenu, il a arraché une cuisse du poulet, et l'a mangée; et moi, j'ai eu si peur de me mettre en retard que je n'ai pas cru avoir le temps de faire cuire une autre volaille. — Comment s'appelle ton petit garçon? — Bou Guerrah, seigneur, il est né pendant la saison d'hiver. — Amène ici Bou Guerrah! — Seigneur! seigneur spahi! aie pitié de moi! hélas! sois miséricordieux! — Amène Bou Guerrah! — Le voici! — Or bien, beau fils! puisque tu m'as pris une cuisse; je vais t'en prendre une aussi! » Et le cavalier, saisissant l'enfant par un pied, lui trancha une cuisse d'un coup de son yatagan, et le laissa tomber tout pantelant à terre. Les Beni-Amram furent tellement épouvantés de cet acte de barbarie qu'ils quittèrent le pays, se rendirent à Bône, s'y embarquèrent sur des felouques qu'ils se procurèrent, je ne sais comment, et finirent par arriver à Malte où ils se mêlèrent peu à peu à l'ancienne population. Et voilà pourquoi les Maltais parlent un langage mi-partie d'arabe et d'italien.

Tel est, du moins, le récit de Si Mahmoud En Nyar, très honorable cadhi d'El Harrouch et autres lieux.

Malheureusement, ce récit n'est pas du tout du goût des Maltais, bons chrétiens s'il en fut; et parmi ses contradicteurs les plus convaincus se trouve sir Adrian Dingli, président de la Cour suprême de justice de Malte, homme d'un mérite considérable et qui, pour le dire en passant, a doté son pays d'un Code civil et d'un Code de procédure civile si parfaits qu'ils n'ont probablement pas leurs pareils dans le monde. Les Maltais descendre des Arabes! quelle folie! Chacun ne sait-il pas que Malte est une ancienne colonie phénicienne, habitée par les Phéniciens bien avant la fondation de Carthage? Les mots sémitiques qui se ren-

contrent en si grand nombre dans le maltais proviennent donc du phénicien, et nullement de l'arabe. Regardez la première carte venue de l'*Orbis Terrarum* : vous y verrez Malte peinte en vert, exactement comme Sidon, Tyr, Leptis, Carthage et Carthagène ! Sur quoi les Nyariens, souriants et vainqueurs, répondent : « Les Phéniciens ! depuis longtemps ils sont morts ! Que l'on nous fasse voir un seul pays où ils ont laissé des traces ! Or, voici qui vous bat, et sans rémission. Comme nous, vous savez que, de toutes les langues sémitiques, l'arabe seul est capable de former des diminutifs : ces diminutifs, nous les retrouvons dans le maltais, et, pour en prendre un seul exemple, le nom de Chouiref, si répandu à Malte, n'est-il pas le diminutif arabe de Cherif (noble) ? Le maltais dérive donc de l'arabe, et ce sont les Arabes qui ont donné aux Maltais leur caractère oriental. »

Pour trancher le différend, et rester, s'il se peut, dans le probable, qui est certainement le vrai, disons que Malte a été autrefois colonisée par les Phéniciens, que les Romains l'ont italianisée plus tard, et enfin que les Arabes, qui au moyen âge ont pu s'avancer jusqu'à La Garde-Freyne, ont bien dû envahir aussi cette île située à une si petite distance des côtes qu'ils occupent encore à l'heure actuelle.

Il est universellement connu que les Maltais sont répandus en très grand nombre sur tous les bords musulmans de la Méditerranée : dans les ports de la Barbarie, en Égypte, aux Échelles de Syrie, à Constantinople, on les compte par milliers. Il y en a plus de neuf mille en Tunisie. Appartenant généralement aux classes les plus modestes de la société, ils exercent les professions de cantiniers, épiciers, cafetiers, jardiniers, chevriers, portefaix, pêcheurs et matelots. Leurs habitudes laborieuses, leur docilité les font aimer des populations au milieu desquelles ils vivent. Ils adorent l'argent, mais d'une façon un peu enfantine, prêts à exposer leurs jours pour ne pas perdre un

sou. Leur simplicité est extrême. J'ai l'honneur de connaître une jeune femme anglaise, née à Malte, où son père a exercé longtemps des fonctions élevées pour le gouvernement de la reine. Revenue récemment au lieu de sa naissance, elle y a retrouvé une de ses amies d'enfance, Maltaise de race, à qui, naturellement, elle a eu l'occasion de raconter mille choses survenues depuis leur séparation. Au cours d'un de leurs entretiens, elle fit à son ancienne compagne le récit d'une fête très brillante à laquelle elle avait assisté à Londres, sans oublier les lumières, la musique, les fleurs, les toilettes, tout l'accompagnement de ce genre de réjouissances. Mais la bonne Maltaise n'y comprenait absolument rien. Des splendeurs de cette espèce ne pouvaient, dans son esprit, se rapporter qu'à une cérémonie religieuse, et, comme elle voyait bien qu'il ne s'agissait pas d'une église, elle interrompit subitement son interlocutrice par la question, en bon maltais : « *Cimeterio houch?* (c'était au cimetière, n'est-ce pas?) »

Hâtons-nous de dire cependant qu'il y a, à Malte aussi, parmi la population indigène, toute une société de gens lettrés et fort bien élevés, au nombre desquels on compte des hommes d'un véritable mérite.

Le costume des Maltaises, lorsqu'elles sont mariées, est foncé, généralement noir. Quand elles sont filles et jeunes, elles portent, sur le devant de la jupe, laquelle est foncée, des fronces en soie marron, gris de fer, cerise, ou bleu de ciel. Les jours de fête toutes mettent sur la tête un véritable tablier en soie noire, dont la partie supérieure encadre le visage, la partie inférieure flottant sur la nuque et les épaules. Ce vêtement s'appelle *noucf gonnella* (*noucf*, « demi » en arabe; *gonnella*, « jupe » en italien).

Les hommes sont vêtus de drap bleu de roi. La veste est courte, le gilet, croisé, à boutons de métal, le pantalon, large, particulièrement vers le bas. Le chapeau est mou et petit. On voit aussi beaucoup un bonnet de drap, sans

visière, plat, et avançant un peu au-dessus du visage. Les chaussures passent, chez les deux sexes, pour la partie la moins indispensable du costume. Cependant les modes commençant à s'introduire partout, il est admis depuis quelques années que quiconque est pieds nus n'a plus le droit de porter de bannière dans les processions.

Les types sont très bruns et crépus, aux traits passablement épais. Les noms de famille maltais les plus répandus sont : Chouiref, Camillieri, Acquilina, Xicluna, Pisani, Grima, Galea, Psaila, Sciortino, Zamith, Micaléf, Spiteri, Pace, Cassar. Comme prénoms, huit fois sur dix, les hommes s'appellent Salvo (pour Salvatore), les femmes Carmela.

Une nuit seulement de traversée sépare La Goulette de Malte; aussi la Section de Carthage avait-elle, dès sa fondation, inscrit cette excursion tout en vedette sur son programme. Les vacances de Pâques sont admirablement placées dans l'année pour ce voyage : on part le lundi soir et l'on se rembarque à Malte le mercredi après midi; c'est un peu court, mais suffisant à la rigueur. La Compagnie transatlantique, grâce à l'intervention de son agent principal M. Cambiaggio, membre de la Section, a accordé une réduction de 25 p. 100; la Section de l'Aurès est dans nos murs : elle nous accompagnera; tout sera parfait, et l'occasion ne saurait être plus belle de faire largement la connaissance de ces excellents voisins. Aussi l'enthousiasme est-il à son comble. Nous irons, nous irons à Malte, tous! tous! Quelle fête! quelle délicieuse excursion nous avons en perspective!

Le rendez-vous est donné au lundi de Pâques, 6 avril, à cinq heures du soir, sur le quai de La Goulette; soyons exacts, la Section a l'habitude de se comporter militairement.

Le lundi de Pâques arrive, cinq heures du soir sonnent à toutes (?) les horloges de La Goulette; messieurs de l'Aurès

et de Carthage, veuillez vous préparer à vous embarquer, s'il vous plaît! Tout le monde est-il là? Hélas! semblables aux compagnons d'Énée qui, sur cette même côte, faisaient dire jadis en gémissant au héros : *Apparent rari*, de même les alpinistes, en la circonstance présente, brillent principalement par une absence générale. Nous sommes plus d'un pour nous mettre en route, voilà tout ce que la vérité nous permet d'affirmer.

La compagnie de deux de nos amis de La Valette, MM. Sciortino et Camillieri, compense en partie l'absence de nos collègues. Ces messieurs font avec nous la traversée, et se proposent de nous guider pendant tout le temps que nous passerons dans leur patrie. Nous ne pourrions, évidemment, trouver des cicérones plus agréables ni plus qualifiés.

Le vapeur se met en route, donne ferme de son hélice, et, après nous avoir fait faire à travers tout le golfe un détour dont nous nous serions bien passés, devant Radès, Hammam El Enf et Courbès, il nous emporte enfin en pleine mer, laissant bientôt derrière lui l'île de Djembra, habitée par *trois* pêcheurs siciliens.

Deux ou trois heures peut-être, et nous rasons de près Pantellaria, patrie de presque tous les maçons de Tunis; nous apercevons distinctement sa montagne volcanique, toute noire, ses vignes partout répandues, et les maisons blanches du Borgo, capitale de ce petit pays. Pantellaria est certainement l'île de Calypso. Comment en douter, puisqu'il est avéré que Djerba, autrefois Meninx, est celle des Lotophages? Tandis que nous nous pâmons de joie devant la solution d'aussi beaux problèmes de géographie ancienne, la nuit arrive peu à peu, et nous nous couchons d'autant plus volontiers que, la mer devenant houleuse, nous entrons en discussion violente avec nos cerveaux et nos estomacs.

Encore une observation, la dernière, par Neptune! avant



Malte. Port de La Valette, dessin de Taylor, d'après une photographie.

l'arrivée. Voici ce que Strabon dit de Malte au VI^e livre, 2^e chapitre, de sa *Géographie* : « En face de Pachynus sont situées deux îles, l'île de Mélite (Malte), d'où l'on tire cette petite race de chiens connus sous le nom de mélitéens, et l'île de Gaudos (Gozzo), l'une et l'autre à 88 milles dudit promontoire. » C'est maigre comme renseignement.

L'impatience de voir nous chasse de nos couchettes avant que la clarté du jour se soit complètement établie, et déjà nous apercevons tout près de nous cette île qui, je ne sais pourquoi, avait pour nous quelque chose de mystérieux. Elle nous apparaît sous la forme d'un large rocher, bas, tout blanc, bordé, comme d'une ceinture, d'une haute enveloppe de remparts. Les fortifications semblent sortir des flots mêmes de la mer; elles sont si élevées qu'elles empêchent de voir quoi que ce soit par derrière. A leur sommet se promènent pas à pas des coquelicots rouges, surmontés de crêtes blanches : ce sont les sentinelles anglaises. Nous laissons à notre gauche quelques gros vaisseaux qui s'éveillent à peine. C'est la flotte anglaise ancrée là; nous continuons à avancer, et, tandis qu'Hélios reçoit à son apparition nos salutations et nos vœux, nous arrivons enfin à l'entrée du grand port.

Goulet étroit, mais très court; un temps superbe, grand soleil, beau soleil, clair soleil; partout de la lumière, de l'or, du bleu. A droite, la partie principale de la ville s'élève en terrasses jusqu'au sommet du rocher. Ces terrasses elles-mêmes, appuyées sur les murailles cyclopéennes de nos vieux chevaliers français, s'étagent les unes au-dessus des autres, et sont dominées enfin par des arcades aériennes en maçonnerie, sous lesquelles courent les principales promenades publiques de la ville, la Baraque inférieure et la Baraque supérieure. A gauche le terrain, un peu plus bas, rocailleux, âpre, avec des bastilles jetées çà et là, est couronné par une série de bâtiments d'ordre dorique, larges, pompeux, à l'antique, formant un hô-

pital merveilleux de solidité, de majesté et de grâce.

La baie qui constitue le port est profonde ; les navires s'y trouvent en grand nombre. En deux heures de la matinée, nous y verrons un mouvement de onze vapeurs soit entrant, soit sortant. Les maisons bordant le rocher de ce côté sont bâties tellement à pic, que leurs habitants peuvent, pour ainsi dire, tendre la main aux matelots qui font des cabrioles dans les vergues.

Le transatlantique stoppe et nous débarquons. Bien entendu, les premières figures que nous voyons sur le quai sont celles des douaniers ; mais, ô les charmants employés ! qu'ils ont de mérite, et que l'on voudrait voir leurs pareils des autres nations imiter ponctuellement leur exemple ! Nous leur présentons nos valises, et quoi?... ils nous font la révérence, et s'en vont.

Un fiacre nous amène dans la ville. La Marine, bâtie au pied du rocher, et où nous avons débarqué, est séparée de la ville elle-même par un énorme rempart, percé d'une longue voûte. Après une montée qui ne se fait pas très rapidement, nous arrivons enfin au centre de La Valette, devant l'hôtel Impérial, où la Section prendra ses quartiers. La maison est tenue avec un soin, une propreté remarquables ; l'on s'empresse de nous y donner des chambres excellentes, garnies de lits parfaits, et si vastes que Rob-Roy lui-même pourrait sans difficulté s'y étendre à son aise en tous sens.

Nous n'avons, hélas ! que trente-six heures à nous. Il s'agit donc de précipiter les détails de la toilette, d'absorber à la hâte un chocolat que l'on croirait préparé à Lisbonne, et de descendre dans la rue.

Courant juste au sommet de la crête qui forme la partie supérieure de la ville, la rue Royale est une grande, belle voie, d'une admirable propreté ; elle est bordée de magasins qui, pour n'être pas très considérables, n'en sont pas moins garnis d'étalages d'une fraîcheur et d'une abon-

dance qui les recommandent. On remarque surtout un grand nombre d'orfèvres vendant ces bijoux spéciaux chers aux Maltaises de tout âge. Les maisons, construites en une belle pierre de taille à laquelle le soleil finit par donner une teinte dorée qu'on ne voit guère que là, ont toutes, à la façade du premier étage, un mirador en pierre et en vitrage, l'emportant de beaucoup en beauté sur les miradors de bois de l'Afrique et de l'Italie. La place qui termine cette rue, du côté de l'entrée du port, possède la grand'garde, avec sa sentinelle continuellement agitée, et, en face, le palais du gouverneur, ancien hôtel des Grands-Maitres. La façade de ce palais, solide, un peu à la façon des vieilles façades florentines, est flanquée aux angles de deux grands miradors. Du reste, quinze fenêtres seulement, et peu ou point d'ornements. Deux portails à pilastres donnent accès à l'intérieur des cours, où des citronniers et des orangers répandent leur odeur pénétrante.

Un grand escalier tournant amène au premier étage. Là on nous fait voir différentes galeries, et quelques salles dont l'une est ornée de Gobelins dignes d'admiration. Mais le clou de tout le palais est la grande, la merveilleuse salle des armures. Longue comme le bâtiment entier, elle a son plafond soutenu par une interminable série de piliers élancés. Au pied de chaque pilier, au pied de chaque pilastre du mur, sur deux rangs, le heaume en tête, les brassards, les cuissards bouclés, les chevaliers montent, devant l'histoire, leur garde autour de leur vieille gloire. De leur bras droit ils soutiennent la lance, de leur bras gauche ils portent le bouclier. Sur ce bouclier est écrit leur nom, sont peintes leurs armes. Découvrons-nous ici, car ce lieu est vénérable, car ces noms, fameux entre tous, sont aussi chers à nos cœurs, et deux fois les bienvenus, puisque plus de la moitié d'entre eux sonnent comme les noms bien-aimés de la patrie. La plupart des chevaliers que nous voyons sont français; beaucoup aussi sont aragonais ou

castillans; quelques-uns, autrichiens. Nous remarquons que les armures sont relativement légères, et incomplètes : les hauberts sont moins lourds que ceux des salles d'armes ordinaires, les lances n'ont pas les fûts à poignées accoutumés. Nous n'apercevons pour ainsi dire ni selles ni éperons. C'est que les chevaliers de Malte étaient avant tout des gens de mer, et qu'à leurs galères principalement ils ont dû l'éclat de leur renommée.

Pendant le séjour qu'il fit à Malte en 1770, le capitaine Brydone eut l'occasion de voir partir l'escadre de Malte allant rejoindre la flotte française de la Méditerranée pour une expédition contre les pirates du bey de Tunis. Jamais, dit-il, il n'avait assisté à un pareil spectacle. Les forces de l'Ordre qui prenaient la mer se composaient de trois grandes galères, ayant l'une neuf cents, les autres chacune sept cents hommes de chiourme et de combattants, de trois galiotes, et d'un grand nombre de navires plus petits qui, à cause de leur rapidité, portaient le nom de *scampavia*. Chaque galère ou galiote était montée par trente chevaliers. Il est aisé de se figurer, en effet, ce que devait être un pareil départ, avec les navires de guerre, dont les grandes rames, fauchant au loin les plaines de la mer, jetaient à l'arc-en-ciel les milliers de paillettes de l'écume d'argent, avec les voiles éclatantes des *scampavia*, avec la foule innombrable des barques accompagnant la flotte et l'acclamant de vivats enthousiastes, avec le grand canon des forts, tonnant jusqu'au large pour le salut du départ, et le canon des galères lui répondant avec des éclats joyeux d'espérance victorieuse.

L'ordre de Saint-Jean fut établi à Malte par Charles-Quint, en 1522. Son grand-maître portait le titre de grand-maître du saint Hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem et gardien des pauvres de Jésus-Christ. Les chevaliers passaient pour les hommes les plus polis et les mieux élevés de leur temps. Ils devaient cette qualité, non seulement à ce qu'ils étaient

tous des cadets de familles distinguées, mais encore, hélas ! à ce que le duel était chez eux une institution de l'État. Th. Gautier l'a dit : « La politesse française a disparu le jour où l'on a cessé de porter l'épée ; les lois sur le duel finiront par faire de nous un des peuples les plus grossiers de la terre. » Cette observation, valant ce que l'on voudra, peut trouver ici sa place. Lors donc qu'un chevalier, après un outrage sérieux, refusait ou négligeait de se battre, il était frappé d'infamie, et puni d'une peine corporelle rigoureuse. On cite, entre autres exemples, un jeune chevalier du XVIII^e siècle qui, ayant donné à l'un de ses camarades un soufflet au billard, lui refusa la satisfaction par les armes. Le conseil de l'Ordre le condamna, pour ce fait, à quarante-cinq jours de pénitence publique dans l'Église de Saint-Jean, à cinq ans d'emprisonnement dans un cachot obscur, à la détention perpétuelle, enfin, dans la citadelle. Ce qu'il y eut de plus triste encore, c'est que l'adversaire, n'ayant pu obtenir réparation de l'outrage, resta, lui aussi, exposé au mépris public.

Les duels, en vertu des constitutions de l'Ordre, ne devaient avoir lieu que dans une rue, située au centre de la ville, et qui tire, de son peu de largeur, le nom de Via Stretta. Une croix marquait, sur les murs, les endroits de cette rue où un chevalier avait été tué ; ces croix ont disparu aujourd'hui. Les combattants étaient tenus de remettre immédiatement l'épée au fourreau, chaque fois qu'ils en recevaient l'ordre d'une femme, d'un prêtre, ou d'un autre chevalier.

La salle d'armes que nous visitons renferme, outre les armures, quelques objets modernes : parmi eux, le sabre d'un Maltais qui a été colonel dans l'armée anglaise, et le drapeau de l'ancien régiment maltais. Ce régiment appartenait autrefois à l'infanterie, mais a été, il y a quelques années, versé dans l'artillerie. Or, il paraît que l'artillerie anglaise n'a pas de drapeaux, de sorte que les sol-

dats maltais sont obligés de marcher sans leur enseigne. Cette circonstance semble leur être particulièrement désagréable.

Au fond de la salle d'armes, un écusson porte l'inscription suivante, que les Maltais ne regardent jamais :

*Magnae et invictae Britanniae Melitensium amor
et Europae vox has insulas confirmavit.*

A. D. 1814

L'église de Saint-Jean, église principale, n'offre, à l'extérieur, rien de particulier. A l'intérieur, elle a des piliers et une voûte toute couverte d'ornements en plâtre doré comme on en voit beaucoup dans les églises de Sicile. Tout le dallage est composé des pierres tombales des chevaliers. Les chapelles de droite et de gauche sont consacrées chacune à l'une des sept nations qui composaient l'Ordre. Dans la chapelle de France on voit la tombe du comte de Beaujolais, frère de Louis-Philippe, avec une statue couchée du jeune prince, par Pradier. La chapelle d'Angleterre possédait jadis une grande grille en or : elle a été, paraît-il, enlevée par Bonaparte. A la même époque, l'on avait eu soin de peindre en noir une autre grille, en argent, qui dut à cette précaution l'avantage de pouvoir rester en place. Une crypte souterraine contient les tombeaux de divers grands-maîtres, et notamment ceux de Villiers de l'Isle Adam, le premier de ceux qui ont résidé à Malte, et de La Valette, fondateur de la ville à laquelle il a donné son nom. Avant lui, le chef-lieu du petit État se trouvait à Città-Vecchia, au centre de l'île. Disons à ce propos que Malte et ses dépendances comptent environ 150,000 âmes, dont plus de 60,000 pour la capitale, La Valette.

La complaisance de M. Sciortino, qui ne se dément pas, nous promène à présent à travers les diverses rues de la

ville. A part la rue Royale, qui suit la croupe de la hauteur, elles sont presque toutes en pente, et parfois même en escalier, les unes vers le port, par où nous sommes arrivés, au Sud-Est, les autres vers la Baja Sliema, au Nord-Ouest. La Valette, en effet, est bâtie sur une presqu'île, entre ces deux baies. Toutes ces rues sont absolument droites, et de la propreté la plus remarquable. Nous nous promenons sur les plates-formes des remparts, garnies de canons, de piles de boulets, de sentinelles en tuniques rouges. La vue est partout superbe, mais ce que nous apercevons au loin nous surprend singulièrement. Tout ce que nous voyons de l'intérieur de l'île nous apparaît comme uniformément blanc. Nous distinguons bien, tout près, de l'autre côté des baies, les faubourgs de La Valette, nombreux et populeux ; nous remarquons plus loin des villages fréquents, des maisons isolées en quantité considérable ; mais nous ne découvrons pas un arbre, ni même un champ, de quelque côté que nous portions nos regards. Les maisons semblent émerger d'un rocher tout uni, formant de toutes parts le sol unique de l'île. Ce n'est que cet après-midi, en nous promenant dans la campagne, que nous aurons l'explication de cette étrange apparition ; la voici. Le terrain général de Malte est si rocailleux que, pour arriver à faire des cultures, on a été obligé d'enlever partout des rochers, des pierres, des moellons plus ou moins gros. Ne sachant où les mettre, on en a fait, tout autour des champs, des murs allant jusqu'à dix et quinze pieds d'élévation parfois, et, depuis les hauteurs de La Valette, ce sont ces murs seuls que nous apercevons. Quelle constance, d'ailleurs, et quel courage, que ceux de ces Maltais ! Une bonne partie du sol de leurs jardins est composée de terre qu'ils sont venus chercher en Tunisie, en échange de la belle pierre qu'ils y apportaient.

Parmi les bastions, tous construits par les chevaliers, le plus connu est le bastion de Saint-Pierre. Sur sa terrasse

est bâtie l'église anglaise, avec un petit jardin; il est surmonté de ces constructions en arcades dont il a déjà été parlé, et qui s'appellent la *Baracca superiore* et la *Baracca inferiore*. C'est là que se fait entendre la musique militaire. C'est là aussi (à la *Baracca superiore*) que se trouve la statue en pierre de Nicolas Zammit, vulgairement appelé Zammitello. Ce personnage était, il y a un certain nombre d'années, président de la Cour de Justice. Il est représenté assis en robe d'audience : l'inscription qui célèbre ses vertus vante notamment sa grande connaissance de la langue anglaise. Il paraît que cette statue a une histoire, si longue et si compliquée qu'on ne saurait la raconter qu'au coin du feu, quand il fait froid. Malheureusement, comme à Malte il ne fait jamais froid et qu'on n'y fait jamais de feu, l'on n'a jamais non plus l'occasion d'apprendre l'intéressante histoire de la statue de Zammitello.

A côté du bastion de Saint-Pierre se trouve l'Auberge de Castille. Chacune des nations composant l'Ordre avait, comme habitation, un hôtel spécial, connu sous le nom d'Auberge. Celle de Castille est de beaucoup la plus belle. Elle sert aujourd'hui à loger un certain nombre d'officiers : les Anglais au premier étage, les Maltais au rez-de-chaussée ; ces messieurs ne se mêlent jamais. Du reste, dans aucune classe de la population, les Maltais ne sont admis parmi les Anglais ; ils ne font partie ni de leurs cercles, ni de leurs réunions : ces deux sociétés sont aussi étrangères l'une à l'autre qu'en Afrique la société européenne et la société musulmane.

Nous cherchons à rendre visite à sir Adrian Dingli, et avons le regret de ne pas le rencontrer ; nous visitons le Cercle Maltais, parfaitement tenu, dont le rez-de-chaussée sert de Bourse, et où nous sommes reçus avec la plus grande sympathie ; et, comme la matinée n'est pas terminée et qu'il s'agit de faire une tournée dans l'île, — vite en voiture.

Au sortir de la ville nous rencontrons, entre les dernières maisons et la porte, une immense terrasse, percée de trous dont quelques-uns sont ouverts, et dont des ouvriers tirent des sacs de blé. Ce sont les grands silos de réserve, toujours approvisionnés, et pour les besoins courants de la population, et pour le cas d'un siège. Après avoir longé ces silos, nous arrivons enfin à la porte de la ville. Notre satisfaction est grande d'y lire en français l'inscription : « Porte des Bombes » ; le nom est dû à d'énormes bombes de pierre qui surmontent la porte.

Les routes de Malte sont excellentes. Datant de l'époque des chevaliers, elles sont en partie taillées dans le roc, et maintenues toujours dans un état d'entretien parfait. Mais, ô influence énervante du progrès et de la commodité ! sur ces routes, unies comme des billards, après deux misérables heures de voyage, les cochers se plaignent, les chevaux soufflent, tout le monde demande grâce et veut rentrer au logis. Quelle différence avec nos cochers maltais de Tunis, qui, avec leurs chevaux maigres et leurs petits landaus, n'ayant à leur disposition ni une route, ni souvent même un chemin, nous emportent trottant, galopant, tout d'un train, par monts et par vaux, à travers les guérets, les pierres, au milieu des arbres, assis, debout, courant à côté des chevaux, fouettant, sautant sur le siège, ne protestant jamais, et ramenant le soir leurs bêtes en état, toutes satisfaites, pour se refaire, d'avoir la permission de boire à la fontaine avant d'entrer à l'écurie !

Notre promenade a lieu entre ces grands murs dont il a été parlé, et nous visitons ainsi la Sliema, village bâti au bord de la mer, au fond de la rade Nord-Ouest. Les maisons baignent en partie dans l'eau et permettent de cette façon les bains de mer avec la plus grande commodité. La saison toutefois n'est pas encore assez avancée pour que ces habitations d'été soient déjà occupées. Nous poussons ensuite jusqu'aux casernes de Saint-Georges. Ces

casernes, isolées, bâties en un lieu élevé au-dessus de la mer, rappellent peu les constructions analogues que nous voyons en France. Elles se composent de différentes maisons, généralement en rez-de-chaussée, les unes pour les soldats mariés, les autres pour les célibataires, d'autres pour les sergents, les sergents-majors, etc. (il arrive que tel sergent-major a, pour lui seul et sa famille, toute une maisonnette avec jardin, et le reste). J'ajouterai, par parenthèse, à ce propos, et comme preuve du soin qu'on a des soldats anglais, que ceux qui sont de garde ne mangent pas, comme les nôtres, un dîner froid apporté de la caserne, mais que chaque poste a sa cuisine et son cuisinier.

Non loin des casernes de Saint-Georges, sur un promontoire peu élevé, on admire la belle propriété d'un membre de l'innombrable famille des Xiçluna. Au milieu d'un immense jardin, la maison est assise gracieusement sur un petit plateau, avec vue superbe sur la mer. Entourée complètement d'un péristyle aux colonnes minces et élancées, elle offre un aspect qui fait penser à la Grèce. Il me semble que cette Dragonera (car c'est ainsi qu'elle se nomme) doit rappeler de loin, à ceux qui ont eu le bonheur de le voir, le temple de Pallas à Sunium. En revenant sur nos pas, nous rencontrons une compagnie de soldats anglais. Qu'ils sont jeunes!

Voilà déjà bien des choses faites et vues, ce matin ; mais il est temps de songer à reprendre quelques forces. Notre aimable guide, au lieu de nous faire rentrer à La Valette, nous convie à déjeuner à la Baja Sliema, sur les rives de la baie dont nous avons déjà parlé. De l'endroit où se trouve notre restaurant, un petit service de mouches transporte les passagers à la rive de La Valette, en deux ou trois minutes. Aussi le lieu est-il excessivement animé. La population de l'île vient s'y récréer, et l'on y trouve à profusion les auberges, les cantines, les fiacres, les canots

de plaisance que l'on a l'habitude de rencontrer dans de pareils endroits. Le restaurateur, à l'aspect passablement rustique, mais à la main exercée, nous prépare un repas où les omelettes, les côtelettes sérieuses, et autres plats de résistance, comblent agréablement les vides produits dans nos estomacs par quatre ou cinq heures de courses, de surprises et d'intéressantes observations.

Le déjeuner consommé, le café pris, nous remontons en voiture, et nous visitons successivement le jardin du gouverneur, dont l'orangerie n'a rien de nouveau pour des Barbaresques comme nous; Santa Maria della Mosta, avec son énorme église ronde, neuve, en partie même inachevée; et nous apercevons enfin, sans aller toutefois jusque-là, le rocher de Saint-Paul. Ce rocher, contre lequel, selon la tradition, l'apôtre fit naufrage pendant son voyage à Rome, ressemble à une vaste croupe de baleine étendue dans une petite baie, à quelques encablures de la côte. Il est dominé par une statue colossale du saint.

Le soir, qui approche, nous ramène à La Valette, toujours au milieu des grands murs, et à travers les innombrables villages, moulins à vent, fermes, et autres bâtiments qui couvrent toute la surface de l'île.

Nous dinons à l'hôtel, mais le repas anglais qu'on nous offre nous fait regretter singulièrement la cuisine purement maltaise de notre cantinier du matin. Le potage, tout d'abord, m'inspire une méfiance telle que je n'ai garde d'y toucher. M. Gueydan est plus brave, et vaillamment il porte à la bouche une cuillerée de ce brouet. « Ah! mon Dieu, mais c'est de la sauce! » s'écrie-t-il aussitôt. On nous apprend que les potages anglais sont des sauces. Oui! mais qu'est-ce donc qui donne un goût si étrange à tous les mets qui défilent ensuite, poissons, légumes, ragoûts, etc.? — Fort bien, j'ai compris : ce n'est pas dans un but gastronomique que nous faisons cette excursion.

Après le dîner, M. Sciortino, rendu enfin à la liberté, nous

quitte pour aller retrouver sa famille, et nous remet aux mains de M. Camillieri, non moins aimable, et non moins prévenant. Celui-ci nous a retenu une excellente loge au théâtre, et nous assistons, grâce à lui, à une représentation du *Barbier de Séville*.

Le bâtiment du théâtre est neuf, construit à péristyle, et dans de grandes dimensions; la salle est vaste comme une de nos grandes salles de province, pas très garnie de monde cependant : la saison du spectacle est passée. Les vestes rouges des officiers anglais tirent l'œil à côté des vêtements des Maltais, lesquels sont en habit noir. La troupe est très convenablement composée, et la représentation marche à souhait. Le ténor, la basse, le baryton, sont des artistes consciencieux, bons musiciens, et d'une excellente tenue. Quant à Rosine, elle est certainement la plus gracieuse, la plus sautillante, la plus pétillante créature que l'on puisse voir; toute fraîche, toute pomponnée, rougissante avec cela, avec un petit tremblement d'émotion au commencement de sa cavatine, des yeux superbes : — comte Almaviva, tous nos compliments!

La matinée du mercredi est employée à une excursion à Saint-Grégoire, où doit avoir lieu une procession, l'une des plus importantes de l'année. Cette cérémonie a été instituée, il y a bien longtemps, à cause d'un vœu : seulement personne ne se rappelle quel était l'objet de ce vœu. Quelques-uns prétendent qu'il se rapportait aux ravages des courtilières.

Partis en voiture d'assez bonne heure, nous passons près des grands silos, et longeons ensuite le fond du port, la Marsa (Marsa, dans les langues sémitiques, veut dire « mouillage », d'où viennent : la Marsa, près de Carthage; la Marsa Mucchetto, à Malte, où sont les dépôts de charbon; la Marsa Sirocco, dans la même île, vers le Sud-Est, où le sirocco arrive; Mers-El-Kebir, dans le département d'Oran; Marseille en Provence, etc.). Nous passons ensuite près de

la prison dont l'aspect, bien surprenant, est le plus gai du monde. En France nous disons : noir comme une porte de prison ; ici, pour faire une comparaison analogue, on serait forcé de dire : bleu de ciel comme la porte de la prison de Malte. Le reste du bâtiment, les murs, les encadrements des fenêtres, etc., sont peints en couleurs aussi tendres.

La foule qui se porte à Saint-Georges pour la *funzione* est énorme. Nous voyons là toute la population en costume national. L'église de Saint-Georges, dans le village du même nom, est ornée à profusion comme toutes celles de l'île. Les rues, les places, sont encombrées de peuple, de voitures, de chevaux ; le bruit des cloches est étourdissant, et, lorsque le cortège se met enfin en route avec des centaines d'étendards, et que, à cause de sa longueur, il nous empêche pendant plus d'une heure de rejoindre notre voiture, nous finissons par trouver que nous avons presque trop de couleur locale à notre disposition.

Finalement cependant, la dernière bannière a passé, et nous pouvons revenir à La Valette, où le déjeuner couronne avec ses sauces extraordinaires la série de nos opérations à Malte. Nous nous embarquons à deux heures, et, après une navigation qui n'offre aucune particularité nous retrouvons notre terre d'Afrique, La Goulette, Tunis. les amis, les affaires, et la collection de nos vieux souvenirs, à laquelle nous venons d'ajouter un numéro qui ne sera certes, parmi tous les autres, ni le moins agréable ni le moins intéressant.

G.-A. BOERNER,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Carthage).
